

Adeno Nuitome

REVUE DE PRESSE



De **Lola Molina**

Mise en scène **Lélio Plotton**

Avec **Charlotte Ligneau** et **Antoine Sastre**

CONTACT PRESSE :

Francesca Magni / 06 12 57 18 64 / francesca.magni@orange.fr

www.francescamagni.com

Culture & Savoirs

OFF

Le jeune couple amoureux face à la maladie mortelle

Dans *Adeno Nuitome*, Lola Molina a écrit le parcours à fleur de peau de deux êtres touchés par le cancer, une pièce qui balance entre poésie de la nature et sentiments éternels.

Envoyé spécial.

Sur le sol, c'est comme une forêt en miniature. Et, en même temps, ces fleurs, ces gerbes, ces plantes dont le vert tendre envahit l'espace introduisent un malaise. Comme ces végétaux des cimetières, qui pleurent même sous les soleils les plus chauds. Un cri, une violence de désespoir marquent les premières secondes de cet *Adeno Nuitome*, écrit par Lola Molina et mis en scène par Lélío Plotton. Avec Charlotte Ligneau et Antoine Sastre, un couple qui ne cherche pas les effets, ni la compassion dans les yeux du public, mais qui espère vivre jusqu'au bout une passion qui, pourtant, brûle bien trop tôt ses derniers feux.

Une écriture légère qui fait passer les pointes les plus amères

Elle et Lui, couple de trentenaires, tentent de surmonter, ensemble, ce qui au départ n'est qu'une épreuve, une maladie à affronter, violente, destructrice mais guérissable, jusqu'au tournant de la rémission devenue impossible. La fin commence au début. Les deux comédiens donnent vie et chair à ce duo d'écorchés malgré eux, montrant un tact, une élégance remarquables, avec des comportements et des mots de la vie de tous les jours, mais qui, sur le plateau, n'oublient jamais que nous sommes bel et bien au théâtre et pas embourbés dans le tunnel d'un récit autofictionnel. Par petites touches, sans récit linéaire ni chronologique, sans que l'on perde jamais ni le fil ni le sens du propos,



Charlotte Ligneau et Antoine Sastre donnent vie et chair à ce duo d'écorchés malgré eux. Jonathan Michel

le passé d'Elle et un peu aussi celui de Lui défilent. Quand elle avait 15 ans par exemple. Et cela avec beaucoup d'humour et un joli regard porté sur ce passé. L'écriture de Lola Molina a cette légèreté qui fait passer les pointes les plus amères. Parfois avec un grand sourire, d'autres fois un éclat de rire.

S'expliquant sur *Adeno Nuitome*, le titre de la pièce, Lola Molina dit que c'est « le terme poétiquement scientifique que j'invente pour parler du cancer de la jeune femme (...) c'est la nuit cancéreuse dans laquelle sont plongés Elle et Lui ». La jeune femme est écrivaine, elle sait affronter les mots, même pour parler du plus intime, « elle va lier écriture et maladie, comme d'autres écrivains avant elle ont écrit sur d'autres maladies ou approches de la mort, je pense à Hervé Guibert ou Jean-Luc Lagarce ».

Le jeune couple a fui la région capitale, trouvé refuge dans la campagne, la forêt, comme pour une renaissance, pour traiter la maladie, les soins, l'opération, avec hauteur. Pour faire gagner, contre celle de l'hôpital, l'odeur des sous-bois, celle des champignons comestibles et des autres, si jolis pourtant. Quelques séquences, paysages, voies ferrées vers l'inconnu sont projetées sur les murs de la maison, faisant corps avec le récit. Lélío Plotton parle d'un « décor réel et mental dans lequel évoluent les personnages (...) la vidéo (réalisée par Jonathan Michel) fonctionne comme une toile peinte mouvante ».

Outre les plantes, personnages à part entière du récit, un tapis, une table-bureau et un banc de jardin suffisent à créer les ambiances des lieux fréquentés, celui de l'écriture, celui de la réflexion, des confidences, des colères, des sentiments, des doutes, des espoirs. Cette scénographie d'Adeline Caron, les belles lumières de Maurice Fouilhé, comme l'importante création sonore signée par Bastien Varigault ajoutent à la magie de cette traversée des vivants vers le non-retour éternel. Sombre mais sobre, triste mais lumineux, cet *Adeno Nuitome* est un hommage chaleureux à l'espoir et à l'amour. ●

GÉRALD ROSSI

Adeno Nuitome, la Manufacture, 21 h 10.
Tél.: 04 90 85 12 71.

/ critique /

Adeno Nuitome, quitter le monde pour revenir à la vie

Écrite par Lola Molina et mise en scène par Léo Plotton, la pièce *Adeno Nuitome* raconte d'une manière poignante et consolante l'amour inconditionnel d'un couple confronté à la maladie.



Photo Jonathan Michel

Si la dernière pièce montée par les deux cofondateurs de la compagnie Lela, *Seasonal Affective Disorder*, suivait la course fugitive de Vlad et Dolly, sortes de Bonnie et Clyde portés par Laurent Sauvage et Anne-Lise Heimburger, **c'est encore un couple en cavale, en rupture et en lutte qui occupe le propos du nouveau texte de Lola Molina**. Sauf qu'après le road-trip échevelé, c'est dans un élan certes toujours vital et passionné, mais plus empreint de calme et de douceur, que les protagonistes viennent à quitter la ville de leur jeunesse et de la frénésie pour trouver refuge au cœur de la forêt.

Généreuse et accueillante, **la nature abonde textuellement et visuellement dans l'épure d'une belle scénographie aux couleurs lumineuses, chaleureuses, et aux accents sauvages avec ses bouquets de plantes et de fleurs éparses**. Ce simple espace de vie quelque peu tchekhovien, entre intérieur en bois élimé et extérieur bucolique, s'offre comme un lieu idoine d'union et de reconstruction.

Car *Adeno Nuitome* prend pour point de départ un bouleversement tel que tout est à récréer. La pièce raconte un basculement total. Celui d'une femme, écrivaine, trentenaire, atteinte d'une grave maladie, qui trouve refuge et apaisement dans l'éloignement et l'isolement. Elle entretient un dialogue salvateur avec l'homme qu'elle aime. Ils se parlent inlassablement, revivent des instants de leur existence commune, où même ce qui paraît anecdotique ou banal n'est jamais insignifiant. La parole abonde, intérieure ou adressée. Entre dialogues, monologues et soliloques, se fait entendre une riche palette d'impressions, d'émotions. **La langue indéniablement poétique et inspirée se veut néanmoins nette, concrète, parfois crue**. Chez Lola Molina, l'écriture est toujours liée à la musique. Les mélodies mélancoliques et écorchées de **Jeff Buckley** font replonger l'héroïne dans l'adolescence et les premiers émois amoureux.

La beauté du spectacle repose sur ses deux interprètes, Charlotte Ligneau et Antoine Sastre, et l'amour tendre et infailible qui transpire entre les personnages qu'ils incarnent. Un amour qui protège, sauve, se fait rempart à un profond sentiment de tristesse, de panique, de désespoir, de révolte. Ensemble, ils se dressent face à l'adversité, doivent en même temps accepter l'épreuve et conjurer le sort. Sur le plateau de la Manufacture à Avignon, se trouve toute l'intimité nécessaire, pour raconter, leur histoire sans aucune sensiblerie, mais avec une juste sensibilité.

Christophe Candoni

Adeno Nuitome
Texte Lola Molina
Mise en scène Léo Plotton
Avec Charlotte Ligneau et Antoine Sastre
Durée du spectacle : 1h20

Mercredi 07/07/2021

Adeno Nuitome : on aime

La Manufacture

Par Patrick DENIS



© Patrick DENIS

Cette création (avril 2021 au Centre dramatique national d'Orléans) va vous plonger dans la relation complexe qui unit un jeune couple. Lui travaille dans l'univers du théâtre, fait des tournées et mène une vie bien remplie et trépidante, elle est malade, elle souffre d'un cancer. Il lui raconte ses journées, elle écrit des livres depuis qu'ils se sont installés à la campagne et qu'ils ont décidé de changer de vie...

La scénographie et la vidéo plongent les acteurs dans la nature. Ils se fabriquent une tanière, comme deux animaux blessés. Une multitude de bouquets d'herbes sauvages couvrent la scène. Graminées, fleurs de carottes, fleurs de lin, herbes pourpres.

Derrière la poésie et le lyrisme, c'est un ouragan qu'ils affrontent. Ils se débattent, ils luttent...

Patrick Denis

Adeno Nuitome de Lola Molina (Editions Théâtrales), mise en scène de Léo Plotton.

Adeno Nuitome de Lola Molina (Editions Théâtrales), mise en scène de Léo Plotton.

« Elle » est malade et avec son compagnon, ils traversent ensemble la nuit cancéreuse, l'*Adeno nuitome*. Pour sauver celle qu'il aime, « Lui » l'arrache à la ville et l'emmène au coeur de la forêt, lui apprend le nom des fleurs, le langage des oiseaux, lui raconte ses tournées de spectacles. Auteure, elle écrit dans leur maison à la campagne; lui, créateur-lumières, parcourt les routes :

« *Je m'en fous des dîners d'équipe. Quand le travail est fini je veux rentrer. Ma famille c'est toi.* »

Après l'heureuse *Seasonal Affective Disorder* dans la mise en scène inventive du même Léo Plotton, voici aujourd'hui *Adeno Nuitome*, dernière pièce de Lola Molina créée au Centre Dramatique National d'Orléans, publiée aux Editions Théâtrales, dont la quatrième de couverture indique que le couple raconte tour à tour, puisque ses échanges alternent, son histoire d'amour.

Au gré des titres des chapitres de la pièce, une ode à la nature s'écrit patiemment – une prose poétique sensible versée dans la nature : « *Une petite demeure De grandes fenêtres Un balcon en fer forgé Et un reste de glycine à ranimer... De l'herbe partout De l'herbe avec des pâquerettes et des boutons d'or Dans un coin des bouleaux.. Et des feuilles vert-argent Au bout du jardin, le ruisseau qu'on appellera rivière Et le saule pleureur Quelque part des rosiers ... Il faudra les tailler ... Et aussi bien sûr des arbres fruitiers... Et devant ma fenêtre des pêchers Et tu me cueilleras des branches de pêchers en fleurs Et ça me donnera toujours envie de me marier Des tonnelles, des abris de feuillage De l'ombre Là où il n'y a rien : du lierre, de la vigne Un abri pour le bois Une prairie Des herbes hautes, folles Des ronces, des coquelicots Des chats qui en sortent Des oiseaux, un héron ... La petite demeure Baignée de lumière le jour Aux fenêtres éclairées la nuit.* »

Les amants se retirent dans leur maison, retrouvant l'innocence à s'aimer et à vivre, loin de la société et de la ville. Ils sont là protégés contre l'extérieur, satisfaisant au désir d'un retour à soi dans un espace intime où se recueillir et éprouver le sentiment d'exister en contemplant le monde.

« Elle », jeune femme qui écrit ferait sienne la réalité de l'abri-refuge de George Sand: « (...) *je me suis bercée de l'espoir de posséder dans quelque endroit ignoré, une maison, fût-ce une ruine ou une chaumière, où je pourrais de temps en temps disparaître et travailler sans être distraite par le son de la voix humaine.* » (George Sand, *Histoire de ma vie*).

L'amante demande pourtant à l'amant de ne pas lui dire la vérité, même si elle la revendique : « *Si je vais mourir je ne veux pas le savoir rassure-moi jusqu'au bout demande-moi sur quoi j'écris.* »

Elle repense à son professeur de littérature à l'université, quand elle lui racontait les premiers courriers de refus des éditeurs : il lui répondait qu'il fallait qu'elle s'endurcisse, tel le cuir de la peau.

Près de la maison, se tient le jardin, paysage champêtre sous le ciel immense que le regard s'approprie – plaisir des yeux dans la distance -, vision, sensations et éveil dynamique des idées. Art de l'espace, le jardin crée ce milieu rêvé pour tous les sens sollicités. Dans le jardin, l'arbre à fruits ou non s'impose, image du lien entre terre et ciel, symbole de constance, de renaissance et du temps déployé. Le jardin serait tel un résumé du monde, propice à la ré-appropriation du destin.

De même, la présence de la rivière est source d'inspiration pour celle qui écrit : le flot incessant du cours d'eau efface et laisse disparaître ce qu'on oublie. La pureté de l'eau courante évoque l'innocence, l'enfance, les paradis perdus, une image du passage du temps qui lui aussi efface.

Pour celle qui écrit, la rivière suscite le désir de sortir des limites corporelles pour se couler dans l'intimité du monde et l'oubli de soi. Contempler l'eau libre libère la parole poétique en embrassant l'infini du monde et du temps : « *Je pense à la petite rivière du jardin. Je vais voir la brume au-dessus. Je suis enveloppée de coton et de laine. Je note, en novembre il y a du brouillard...* »

Or, la mort peut advenir par la rivière, une mort peut-être désirée et mort féminine, comme celle d'Ophélie noyée, mort ambiguë, car elle convoque les images shakespeariennes de la vie et de la jeunesse. La mort laisserait rêver à une renaissance. Et l'auteure qui se sait malade se débat pour vivre pleinement sa passion absolue : « *Le soir il se tient derrière moi dans la cuisine, j'appuie ma tête contre lui je ferme les yeux à la radio passe une chanson d'amour ringarde.* »

Avec la maladie, se brisent peu à peu les repères habituels de la famille, de la société et de la médecine. La patiente souffre de son mal, cet éloignement l'exclut de l'univers des bien-portants. L'exil commence par l'isolement solitaire hors du paradis perdu de la communication et l'échange.

La malade est projetée dans ses angoisses, ses amertumes et ses espoirs car redoutable est la révélation d'une grave maladie. Vie et... mort. Se sentant impuissante à retenir la vie, la jeune femme continue à mener l'ancienne dans le regret d'un temps révolu, à l'écoute adolescente encore de Jeff Buckley : « *A la fin et même avant je n'aurai rien de rock, de punk ou de sauvage.* »

Elle, pour le bien-portant qu'est son compagnon, qui transcende sa situation privilégiée pour partager le temps de son aimée, est exemplaire de courage, d'abnégation et de dignité. Elle sait combien la vie est infiniment précieuse en chacun de ses instants, éprouvant le miracle de la vie.

Elle évoque, quand elle se rend à l'hôpital, les décorations de Noël en ville : « *Je ne râle pas pour la dépense ou le gaspillage. Je m'en fous je sais que ce sera joyeux jusqu'à fin décembre. Après ce sont les soldes, au pire février sera triste mais c'est tout après mars et hop le printemps.* »

Et l'écriture – écrit littéraire et acte poétique – est vécue en tant que transcendance salvatrice : « *Quand il écrivait, il se sentait une sorte de particularité, d'exclusivité; quelque chose montait en lui, une île pleine de couleurs, de merveilleux soleils, du fond de l'océan qui l'entourait, jour après jour, de sa froideur, de son insensibilité, de sa grisaille...* » (Robert Musil, *Les Désarrois de l'élève Törless*, trad. Philippe Jaccottet.)

Le rapport habituel à la vie est une inquiétude sourde qui ne laisse jamais en repos, une angoisse. « Elle » pressent ce sentiment douloureux d'inachèvement et d'arrêt brutal du cours de l'existence – son destin. Pour « Lui », la mort de l'aimée, son absence définitive, provoque crainte et anxiété. La mort s'infiltré entre le prix de sa vie et la vie de l'autre, forçant à la révision d'un sens existentiel.

L'écriture de Lola Molina résonne avec justesse à travers les corps et les voix des deux comédiens engagés, Charlotte Ligneau, à la sobre présence scénique, émouvante et paisible, et la force d'Antoine Sastre, en accord avec sa partenaire : proximité et détachement, recul et coups de colère. Sur le plateau, la scénographie d'Adeline Caron rend hommage à l'art floral et à la culture des fleurs champêtres – boutures dans des flacons ou bien des tubes luminescents et colorés, grâce aux lumières de Louis Fouilhé, avec brassées de tiges ou branches coupées de fleurs en boutons.

A jardin, un joli banc de parc d'agrément; à cour, le bureau de la femme qui écrit, en conscience. Les interprètes parcourent cet espace à vif, semé d'obstacles et de vases éparpillés à ne pas renverser, si possible, avec derrière eux les images projetées de la vidéo de Jonathan Michel – des rêves de forêts embrasées, des visions poétiques de feuilles et frondaisons, verdure et couleurs.

Une fresque onirique et délicate, soutenue encore par la création sonore de Bastien Varigault.

Véronique Hotte



Parler du lent désagrègement de la vie lorsque la mort est inéluctable est un sujet délicat, au théâtre comme ailleurs. Adeno Nuitome le traite avec une délicatesse légèrement décalée et un lyrisme discret, comme si la poésie était un moyen d'appivoiser la mort et l'humour un moyen de la mettre à distance.

Des bouquets de plantes et de fleurs sauvages disposés un peu partout parsèment le sol comme pour la célébration de quelque rite primitif dont la nature serait l'objet. Seuls un banc, un bureau et un tapis témoignent de la présence humaine. Nous sommes dedans et dehors, dans cet univers baigné d'une lumière irréaliste qui suggère une atmosphère silvestre. On devine les arbres plus qu'on les voit, ombres colorées nimbées de mystère qui apparaissent, projetées sur les deux panneaux qui occupent le fond de scène.

Le romantisme d'un duo d'amour contemporain

Ils sont deux. Elle, un côté poings dans les poches, jeune femme en dérive, le parler un peu âpre. Lui, barbu doux et protecteur. Rassurant. Ils nous parlent d'eux. Elle, mariée très jeune à un rocker mélancolique, Jeff Buckley, avalé, la trentaine à peine atteinte, par le fleuve dans des circonstances non élucidées, est incapable de déterminer s'il est mort ou vivant. Entre deux eaux, entre deux vies, à la lisière de deux mondes, elle est toute sensibilité dehors, à fleur de peau. Lui travaille dans le spectacle vivant. Sitôt ses tournées achevées, il retourne dans cette maison au fond des bois où il la préserve du monde au sein de cet écrin de verdure et de paix où ne demeure que l'essentiel, à l'écart des néons, des feux rouges et des phares. Il lui apprend le nom des plantes et le chant des oiseaux ou le goût des champignons, la distrait avec les péripéties de ses tournées. Il a construit autour d'elle un cocon rassurant où, assise à son bureau, elle s'essaie à écrire. Une histoire d'amour fou, qui efface le monde extérieur.

La traversée de la maladie

Mais nul ne peut rester à l'écart. Elle est, on l'apprendra progressivement, par petites touches, atteinte d'une tumeur à l'évolution incertaine. Dans ce décor où s'entrecroisent et s'entremêlent les trois fondements de l'existence humaine – la vie, l'amour, la mort – ils attendent, espérant que la vie dont les pulsations sont partout présentes dans ce lien intime avec la nature triomphera. Dans ce décor onirique d'un jardin d'éden retrouvé flottant dans une lumière irréaliste se dessine la gamme des impressions contradictoires nées des sensations, des émotions et des réactions face à la réalité de la maladie. Un combat perdu d'avance où alternent et se succèdent attente, espérance, résignation, colère et désespoir. Dans ce beau spectacle qui oscille entre poésie et lyrisme, humour, cette politesse du désespoir, et violence, « chaque douleur est une bourrasque immense » qui nous entraîne un peu plus loin dans cette vie à mort rythmée par des accords de rock où chacun se perd et se retrouve.

Sarah Franck

« Adeno Nuitome »

| Fuir loin de la ville pour tenter de survivre comme artiste et comme amante quand la maladie frappe...

18 avril 2021

Comment continuer à vivre quand on est une jeune écrivaine qui apprend brusquement qu'elle a un cancer. Bien sûr il y a Lui, qui l'aime et veut l'aider à traverser la nuit de la maladie. Elle a peur de mourir, elle veut partir. Il l'emmène à la campagne, lui dit le nom des fleurs, lui raconte ses histoires de tournées, de décors. Elle lui dit qu'à quatorze ans sa copine l'avait mariée à Jeff Buckley, Kurt Cobain étant déjà pris par la fameuse copine ! Elle ressort ses disques de rock, écrit au milieu des prés, attend un message de son éditeur. Ils s'inventent un retour à la nature et s'aiment pour rester vivants.

L'autrice Lola Molina et le metteur en scène Lelio Plotton avaient déjà travaillé ensemble pour *Seasonal Affective Disorder*, lauréat du Prix Lucernaire-Laurent Terzieff-Pascale Boysson. On retrouve à nouveau deux jeunes amants, baignant dans la culture rock et fous d'amour. Mais cette fois, la tragédie naît de la maladie. Le texte de Lola Molina nous entraîne dans la tête de la jeune femme. Elle dit « je veux que tu me parles de tout, je veux qu'on mette des bougies par terre... Tu es très beau ». Elle répète avec froideur les mots du médecin mais la peur l'envahit juste après et ne la quitte plus. Mais le texte ne s'enlise pas dans le pathos de la maladie, il est vivant, actuel. Elle dit « tu me fais rire », il répond « tu me fais bander ». Elle parle de son travail d'écriture, de ses espoirs d'artiste. Et le texte offre aussi de belles échappées poétiques.

La scénographie apporte une note poignante en épousant le monde sauvage où les deux jeunes amants cherchent refuge. La scène est entièrement couverte de bouquets d'herbes et de fleurs des champs disposés dans des bouteilles de plastique. Les acteurs font et défont ces bouquets d'herbes folles. Lui en rapporte des brassées pour lui plaire que dans un moment de rage contre l'injustice du destin, elle renverse à coups de pied. Trois panneaux verticaux supportent des vidéos qui apportent un prolongement à cette nature tour à tour apaisante ou inquiétante.

Charlotte Ligneau se compose une silhouette d'adolescente farouche, pieds nus avec son sweat à capuche. Elle a la sensibilité d'une écorchée vive. Le désir amoureux l'enflamme et la terreur de la mort la saisit. Elle passe de la douceur à la rage, des détails du quotidien à ses sentiments. Elle illumine la scène au milieu des fleurs, elle flambe, elle se consume. Antoine Sastre avec sa chemise de bûcheron répond à ses désirs, attentif, amoureux, discret. Tous deux donnent beaucoup de force à ce duo amoureux.

Micheline Rousselet